

Nantes

AU QUOTIDIEN



Ils sont devenus
historiens
de leur quartier

LES 11 QUARTIERS NANTAIS

Quinze pages d'actualité
sur votre lieu de vie

HISTOIRES DE QUARTIERS

La place **Mangin**
La Fée **électricité** à Nantes

Par petits groupes, des Nantais de tous âges, de tous milieux se passionnent pour l'histoire de leur lieu de vie. Ils ont attrapé le même virus et sont devenus des amateurs qui collectent des témoignages, des images, fouinent dans les archives, dépouillent des centaines de documents, analysent des photos... Au bout de la quête : des livres, des expos, des animations... et beaucoup de satisfactions.



Ils sont devenus histo

Francis Peslerbe vit à Nantes Nord depuis 1971 et préside depuis 1986 l'association d'action culturelle et éducative de la Boissière (AASCEB). C'est lors d'un repas réunissant un groupe de retraités, en 1988, que l'idée lui vient d'interroger ces convives sur l'histoire du quartier : "Ils sont revenus me voir avec des photos, on a lancé un atelier... Moi, je suis originaire d'un petit pays au nord du département. Je ne vis bien que si je connais bien le lieu où je suis et les gens qui m'entourent, pour retrouver un esprit de village. J'avais besoin de savoir ce qui s'était passé ici avant. Nous étions une vingtaine, maintenant le groupe comprend onze personnes, dont par chance un professeur d'histoire qui nous a beaucoup aidés dans l'écriture. Les anciens nous ont confié leurs souvenirs, leurs documents, nous avons exploré les Archives..." "Au départ, on n'avait pas l'idée de faire

des bouquins. C'est venu en 1995, après six ou sept expos, les gens nous sollicitaient. Notre quatrième ouvrage sort bientôt, consacré à l'histoire des grands ensembles, après *Implantation et vie des lieux de culte*, *La Jonnelière*, *À la recherche d'une campagne disparue*. Chacun d'eux a été tiré à un millier d'exemplaires qui ont tous été vendus. Nous envisageons de rassembler un jour nos différentes publications dans un beau livre, avec beaucoup de photos." Tout en évoquant l'investissement personnel énorme que requiert l'aventure (700 heures de travail sur le dernier livre !), Francis Peslerbe ne regrette rien, bien au contraire : "C'est très enrichissant, j'ai appris plein de choses. Je n'aurais jamais pensé pouvoir écrire, faire de l'histoire... Je suis très heureux aussi de la reconnaissance des anciens : ils apprécient qu'on ait parlé de leur vie, de leurs métiers. Ils étaient forgerons, bourreliers... Ils ont



“Je ne vis bien que si je connais bien le lieu où je suis et les gens qui m’entourent, pour retrouver un esprit de village.”
Francis Peslerbe.

riens de leur quartier

l'impression que tout ce qu'ils ont connu a été balayé, mais nous en avons sauvegardé le souvenir. Aujourd'hui, je connais tout le monde dans le quartier. Quand je vais faire des courses, ça se prolonge... Je suis aussi à l'aise dans la partie pavillonnaire où j'habite qu'à la cité de la Boissière. Je vais peu dans le centre-ville. Ici, c'est mon village, ma vie est là. Je suis convaincu que la ville ne peut trouver une cohésion que si les gens se retrouvent au quotidien dans leur quartier. Le mien, maintenant, je le connais, je le comprends mieux. Ce qui se passe dans les cités HLM, par exemple, n'est pas étonnant quand on sait leur histoire...

“Ce patrimoine “banal” n’intéressait personne”. Aux Batignolles, l'aventure a commencé en 1998. Cette année-là, la nouvelle de la prochaine démolition de l'ancien cinéma-dispensaire a fait aux anciens du quartier l'effet d'un électrochoc :

“Cette bâtisse qui était là depuis toujours, nous n’y faisons plus vraiment attention, on pensait plus ou moins qu’elle serait un jour rénovée pour abriter un lieu d’activités culturelles..., se souvient Annick Vidal. On a réalisé que, déjà, l’église, la gare avaient disparu, que peu à peu ces signes du passé s’effaçaient. Et que notre quartier avait une histoire riche qu’il fallait à tout prix mettre en valeur. Nous avons constitué un collectif. Pour le cinéma, c’était trop tard, on a assisté, bien tristes, au travail des bulldozers, on a vu les archives s’envoler... On était peiné et scandalisé de voir que ce patrimoine “banal” n’intéressait personne. Ça nous a incités à raconter notre histoire, celle des Batignolles et de ses habitants.” Le collectif s’est assuré dès le départ le concours d’un spécialiste : “Nous avons pris contact avec l’université. Un étudiant a fait un mémoire sur l’histoire du quartier depuis 1920, date de construction de l’usine.

De notre côté, nous avons collecté des documents à droite et à gauche.” Le petit groupe a multiplié pendant sept ans des interventions, expositions, animations dans les écoles... De fil en aiguille, la quête a carrément abouti à un projet de construction qui est en train de se concrétiser : une maison en planches (“On les appelait, nous, les baraques”) rebâtie sur le modèle de celles qui abritaient jadis les familles ouvrières sera inaugurée l’an prochain. Elle servira de salle de réunion, d’exposition... Le travail réalisé sur la mémoire de l’immigration ouvrière, qui a marqué les Batignolles, a été sélectionné parmi ceux qui prendront place dans la Cité de l’immigration à Paris.

Connaître le quartier pour mieux le défendre. Du côté de la Madeleine-Champ-de-Mars, comme l’explique Marie-Paule Louers, rédactrice du *Mag’deleine*, “on dit beaucoup de choses sur ce quar-





“On a réalisé que, déjà, l’église, la gare avaient disparu, que peu à peu ces signes du passé s’effaçaient. Nous avons constitué un collectif des Batignolles.”
Annick Vidal.

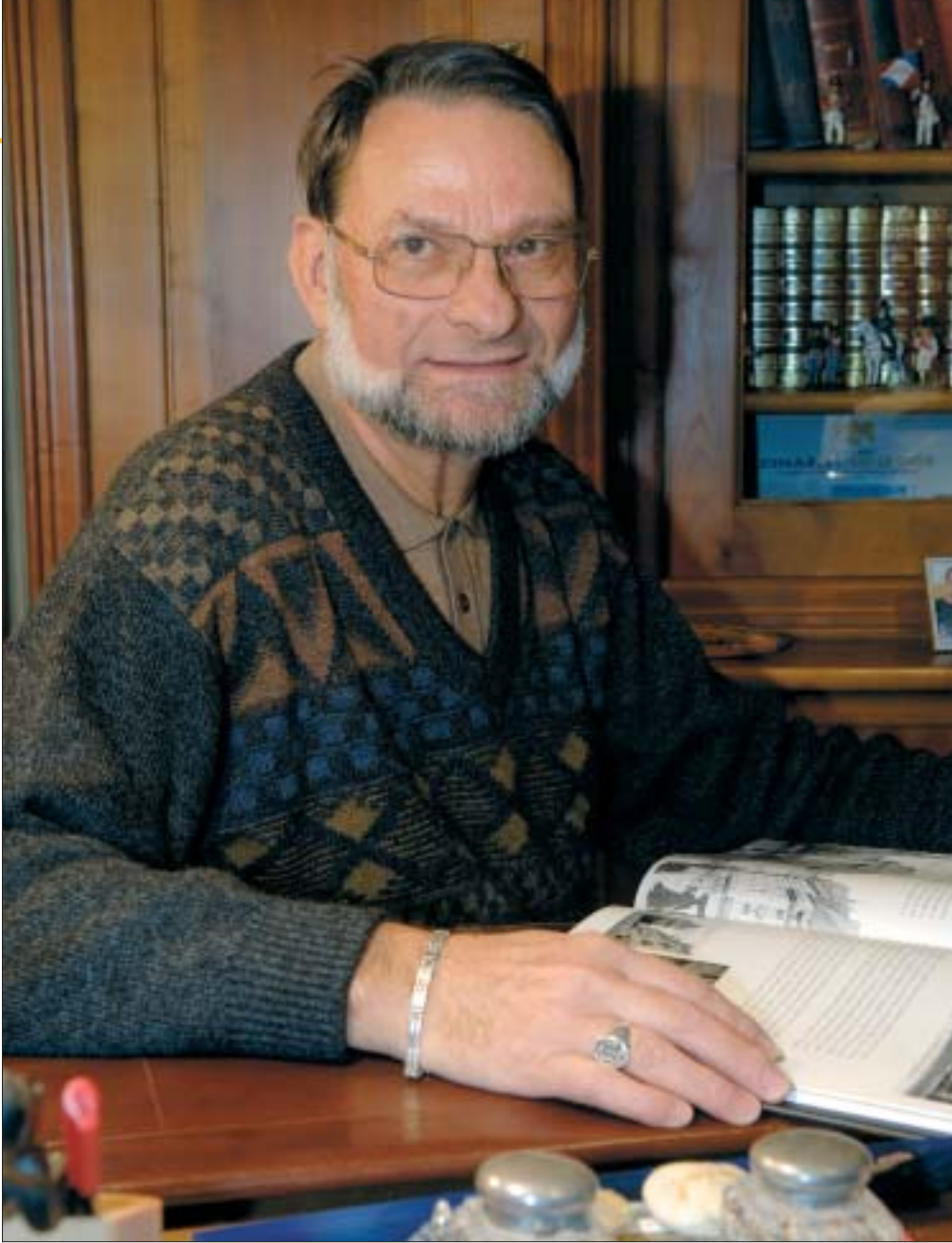
➤ tier. On avait envie de savoir de quoi il retournait exactement”. Le journal du quartier a donc intégré tout de suite une rubrique “Mémoire” racontant dans chaque numéro l’histoire d’une des rues. Au fil des mois, une bonne vingtaine de voies et cours ont été explorés par les rédacteurs : “On s’est pris au jeu. Au départ, ce n’était pas très sérieux. On a même un peu fabulé ! Ça a fait réagir des gens. Maintenant, on recoupe, on va fouiner aux archives, au cadastre... Nous sommes peu à écrire, mais plusieurs personnes sont venues voir aux archives et ont participé aux recherches”. Pour Marie-Paule Louers, ces enquêtes sont d’abord un excellent prétexte pour lier connaissance avec beaucoup de ses voisins et participer vraiment à la vie de son quartier : “Ça nous a permis d’aller vers les gens, approcher des personnes âgées qui vivent là depuis longtemps. Aller les interroger sur leurs souvenirs, c’était un moyen pour entrer en contact.” Elle considère ces recherches comme un moyen de connaître le quartier et d’identifier la valeur patrimoniale de ce qui le compose pour mieux le défendre : “On dépasse l’Histoire pour arriver à ce qui se vit aujourd’hui. Cela nous amène à des interrogations architecturales, environnementales. Seulement regarder dans les archives, ça ne nous aurait pas forcément intéressés. On peut voir comment les choses évoluent, sont ou non préservées. On ne peut pas tout garder, mais pas non

plus tout démolir. En écrivant l’histoire des rues, nous disons que ce quartier a une âme.”

“Une fausse image qu’ont beaucoup de gens du quartier”. “On parle toujours du Breil-Malville, alors que le quartier ne se réduit pas à la cité. Par exemple, personne ne sait que, jadis, des armateurs nantais avaient ici leur résidence secon-

daire...”, déplore Daniel Enfrein, qui se désole depuis longtemps de la fausse image qu’ont beaucoup de gens de son quartier. En 1999, une étude commandée par la Ville dans le cadre du projet de réhabilitation de la cité du Breil-Malville a impulsé la création d’un groupe de travail sur l’histoire du quartier. Il s’est tout de suite porté volontaire. Un article et un courrier des lecteurs concernant le château du Breil dans la pres-





“Personne ne sait que, jadis, des armateurs nantais avaient ici leur résidence secondaire...”

Daniel Enfrein.

“On dépasse l’Histoire pour arriver à ce qui se vit aujourd’hui. Cela nous amène à des interrogations architecturales, environnementales.”
Marie-Paule Louers.

se locale ont lancé l’équipe sur la piste des derniers locataires du château du Breil : “Ils nous ont confié des informations pour orienter nos recherches aux Archives municipales, départementales, à la bibliothèque... Ensuite nous nous sommes intéressés au château de Carcouët et à la construction de la cité. Nous avons eu à cœur de tout vérifier, de tout étayer avec des documents, des références. Beaucoup de gens nous ont volontiers raconté leurs souvenirs, d’autres se sont fait prier...” Daniel Enfrein évoque avec plaisir des travaux qui ont duré trois ans, de décembre 2000 à janvier 2004 : “Ça a été un très bon moment, on a découvert des choses... Et nos réunions étaient super sympas, on est resté amis. Michelle, qui faisait des recherches sur les noms des rues, a contacté Pierre Tchernia qui était un ami de Jacques Feyder. Il lui a fourni gentiment les informations et lui a même dédié un ouvrage.”

Les Dervallières ont 50 ans. Aux Dervallières, l’initiative est partie de l’équipe de quartier : “la rénovation en cours et la démolition de certains immeubles ont fait prendre conscience que la cité a près de

cinquante ans et que beaucoup de choses s’y sont passées. D’où l’idée de former un groupe de travail sur la mémoire du quartier, notamment pour préparer le quarantième anniversaire, en 2006, de la maison de quartier, explique Saïd Karoui, coordonnateur. Les gens se sont montrés très intéressés, dès la première rencontre, un flot de souvenirs a été évoqué. Tout de suite, nous avons élargi la proposition à l’ensemble du grand quartier Zola-Dervallières. Le groupe qui s’est constitué est composé de personnes qui vivent aussi bien aux Dervallières qu’à la Contrie, à Procé ou Zola. On commence tout juste à préparer l’enquête...” “Nous avons décidé de commencer par recueillir le témoignage de différentes personnes. À partir de là, il faudra enrichir et développer ce matériau en allant chercher des informations aux archives. Beaucoup de pistes ont été envisagées, comme la modification de la composition sociale à la Contrie, la mémoire de l’activité industrielle, le vélodrome... la collecte devrait faire émerger quelques thèmes sur lesquels nous travaillerons pour commencer. Nous comptons nous appuyer sur le savoir-faire du personnel des Archives municipales qui accompagne notre travail. Au début de l’année, nous devons nous réunir pour élaborer une grille d’entretien et constituer des équipes. Déjà, depuis ce nous avons annoncé mettre en place ce travail, des gens se sont manifestés. Une dame nous a

“L’histoire d’un quartier, ce n’est pas uniquement patrimonial. L’histoire se construit aussi avec les gens”.
Pascale Scilbo.



→ écrit pour raconter l’histoire de sa rue, anonymement, elle ne souhaitait pas être interviewée mais avait envie de participer. Pourquoi pas ? Nous pouvons aussi être une boîte aux lettres... Tous les documents que nous recueillons vont aux Archives, pour y être déposés ou reproduits.” Les participants au projet ont déjà prévu de l’accom-

pagner d’animations : “Nous pourrions organiser des veillées à thèmes autour des choses enregistrées, pour que le projet vive au long cours. Avec un temps fort au moment de la fête des habitants, en juin, qui pourra être l’occasion de faire vivre quelques éléments et aussi de lancer un appel pour mobiliser d’autres personnes.

Nous utiliserons aussi le nouveau site de *Couleur locale* pour mettre en ligne le résultat de nos recherches.”

La fabuleuse histoire des femmes de la rue du Drac. Bien des rues et quartiers restent à explorer mais, parfois, l’histoire d’un seul immeuble mérite d’être contée,

→ La mission “histoire des quartiers”

Depuis juillet 1999, les Archives municipales de Nantes ont une animatrice médiatrice “histoire des quartiers”, Nathalie Barré, chargée d’assurer un relais entre les Archives municipales et les projets relatifs à l’histoire des quartiers, d’accompagner et suivre ces démarches, de susciter des enquêtes et participer à la collecte de documents et de témoignages, à leur synthèse, à leur conservation et à leur mise en valeur, de sensibiliser de nouveaux publics aux rôles des Archives municipales et de les initier à la recherche. Des visites des magasins d’archives sont proposées aux habitants et aux associations qui découvrent le fonctionnement et le rôle des Archives municipales, les différents fonds, des documents significatifs de l’histoire de Nantes, des archives relatives au quartier concerné par la visite. Un partenariat s’est établi avec les associations d’histoire locale, sous la forme d’une aide pour les recherches sur

documents. À partir de janvier 2006, les Archives municipales de Nantes proposent aux amateurs d’histoire des ateliers pour découvrir l’établissement à travers ses missions et ses collections. Ces séances thématiques donneront les clés pour se repérer dans les fonds des Archives et en exploiter les documents.

Au programme : “Découvrir les archives municipales de Nantes” 9 janvier et 13 mars 2006, “Faire l’histoire de son quartier”, 16 janvier et 20 mars 2006, “Faire l’histoire des personnes”, 23 janvier et 27 mars 2006, “Faire l’histoire de sa maison, de sa rue”, 6 février et 3 avril 2006, “Collecter des témoignages”, 13 février et 10 avril 2006. Ces ateliers sont ouverts à tout public sur inscription (12 personnes par séance) le lundi de 14 h à 17 h.

Contact et inscription : Archives municipales de Nantes, 1, rue d’Enfer. Tél. 02 40 41 94 62. archives@mairie-nantes.fr



*“Dans le cadre de
“Paroles et
territoire” mené à
Malakoff, nous
avons réalisé une
photographie-
puzzle de la cité et
de sa mémoire à
l’instant de son
basculement qui
constituera aussi
une mine d’or pour
les historiens
du futur.”*

Peuple et culture.

lorsqu’il s’y est passé autant de choses que dans celui de la rue du Drac, peuplé dans les années 70 de familles nombreuses gouvernées par des mères de famille d’origine diverses, qui avaient toutes en commun un solide esprit de solidarité, une générosité rare et un courage exemplaire. Elles ont organisé, inventé, créé des groupes de travail, des associations, elles ont milité et ont généré un élan qui perdure aujourd’hui. Vidé de ses locataires dans les années 90, l’immeuble est aujourd’hui en cours de réhabilitation pour accueillir des associations. Une page se tourne et les héritiers spirituels, militants et membres d’associations, de ces femmes de la rue du Drac, ont souhaité leur rendre hommage en les racontant. “L’histoire d’un quartier, ce n’est pas uniquement patrimonial. L’histoire se construit aussi avec les gens”, souligne Pascale Scilbo, de l’association Arlène, initiatrice de l’opération. “On a recherché d’anciens habitants et travailleurs sociaux, qui ont témoigné de l’extraordinaire atmosphère qui régnait rue du Drac.” Une ancienne habitante avait fort heureusement pris soin de conserver beaucoup de documents devenus précieux : les journaux du quartier, notamment, qui tenaient les habitants informés de la vie des associations, des initiatives nouvelles, publiaient le compte-rendu des fêtes et animations... Cette fois, l’histoire ne restera pas dans des cartons. L’an prochain, les associations réintégreront l’immeuble réhabilité, ce qui fournira une belle occasion de raconter ce lieu et

ses habitants : “On va produire un écrit, c’est sûr. Et sans doute une expo. Nous ne nous limiterons pas cependant à l’histoire du quartier car cet exemple permet de donner un éclairage sur comment ça se passait à l’époque, et de s’interroger : avons-nous les mêmes problèmes, ou pas ? Les traite-t-on ou pourrait-on les traiter de la même manière, ou pas ?” Comme le résume Pascale Scilbo, “quand on rencontre quelqu’un, on essaie toujours de se trouver un lien : des connaissances, un lieu, une origine... une base qui créera la complicité, permettra d’engager la relation. Quand le lien est trouvé, les gens entrent dans notre histoire. Quand on ne trouve pas ça, on le fabrique. Nos enfants vont dans la même école, on vit dans la même rue, on a des choses en commun. Le but du jeu, finalement, en cherchant dans le passé, c’est de se fabriquer une histoire commune.”

Notre présent sera demain le passé.

Au cours de leur travail, la plupart des historiens amateurs ont pu constater que certains lieux, certaines périodes n’ont guère laissé de trace, particulièrement pendant les périodes de mutations... Parce qu’on ne pense pas à cette évidence, que notre présent sera demain le passé, que peut-être certains auront à leur tour envie de connaître un peu mieux. On a par exemple peu de documents concernant le quartier des Olivettes des années 60 aux années 80, période durant laquelle les entreprises et usines qui le faisaient vivre ont migré vers les zones indus-

trielles. Francis Peslerbe, lui, a pris l’habitude de photographier régulièrement tel ou tel lieu de son quartier, pour en fixer la trace. C’est un peu ce qu’a réalisé le projet “Paroles et territoire” mené à Malakoff par l’association Peuple et culture, qui réunit les époques et compose une photographie d’un quartier en plein bouleversement. Tel n’était pas son but essentiel : il s’agissait d’abord, dans le cadre du Grand Projet de Ville (GPV) engendrant démolitions, constructions et déménagements, de donner la parole aux habitants pour qu’ils s’approprient le territoire qu’ils occupent pour certains depuis fort longtemps. De ne pas faire table rase de tout ce qui s’est passé ici sans s’interroger sur le passé, le présent, l’avenir. Au cours d’ateliers d’écriture et de théâtre, par le biais de sténopéphotographies, de carnets d’écriture, d’animations, expositions, nourrie de rencontres avec des artistes en résidences, est née toute une production issue de la population très mixte qui vit à Malakoff, et qui compose finalement comme une photographie-puzzle de la cité et de sa mémoire à l’instant de son basculement. Une pure mine d’or pour les historiens du futur.

PASCALE WESTER



ÎLE DE NANTES

La place Mangin, porte triom

Après avoir enjambé le premier bras de Loire, le bras de Pirmil, l'on découvre la place Victor-Mangin, autrefois baptisée place Pirmil. Porte ouverte sur le Sud bordée de deux immeubles triomphants de l'après-guerre, elle se dresse fièrement à l'entrée de ville. Paule, Jacqueline, Yvette et Pierre l'ont vu grandir.

Porte de Nantes, la place Mangin, jadis Pirmil, fut longtemps l'unique accès entre le Poitou et la Bretagne. Au XVII^e siècle deux petites tours fortifiées érigées à l'extrémité du pont de Pirmil marquaient encore l'entrée de ville. À ce passage obligé, on payait l'octroi, une taxe sur les marchandises. Tout comme aujourd'hui aux heures de pointe, de longues files d'attente se formaient à l'époque. Les marchands venus de Vendée ou du Poitou, les voyageurs croisaient les troupeaux en route pour le marché aux bestiaux de la place Viarme ou pour l'abattoir. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, après la destruction du pont par les Allemands, cette place, nœud de voirie, sera confortée et reconstruite, flanquée de deux immeubles concaves affichant davantage encore son statut de porte de ville.

Rue de Vertais : "un petit Paris"

Jusqu'à l'émergence du boulevard des Martyrs-de-la Résistance en 1947, seul un

gué rejoignait le pont de la Madeleine au pont de Pirmil. Il comprenait les rues Grande-Biesse, Petite-Biesse et Vertais. Sur cette route de passage, s'installèrent très tôt des activités artisanales : textiles, tanneries, mégisseries. L'implantation proche du fleuve facilitait l'alimentation en eau et les rejets. "Inscrit à partir de 1926 dans un programme de conquête de nouveaux espaces à livrer à l'automobile, le comblement des boires de Toussaint et des Récollets, effectif de 1930 à 1945, rejettera les industriels sur les rives d'une île unique dont les flux seront désormais canalisés par deux boulevards, Gustave-Roch et Benoni-Goulin", précise Françoise Lelièvre, architecte au service régional de l'Inventaire général de la Drac. Yvette Teil, 79 ans, habitante du quartier depuis toujours, se souvient : "C'était un quartier très populaire habité par des ouvriers des Chantiers, de la savonnerie Biette, de la ferblanterie Guillouard et de nombreux petits ateliers". Un chapelet de commerces s'égrenait sur cet axe. "C'est

Maurice Ferré, architecte, ose la modernité avec la construction de deux immeubles de dix étages abritant chacun cent logements.



◀ Rue de Vertais : avant-guerre, un chapelet de commerces s'égrenait sur cet axe.



Mangin : porte ouverte sur le Sud-Loire. ▲

phale

bien simple, les commerçants étaient à touche-touche. C'était un petit Paris. On n'avait pas besoin de sortir de l'île. Il y avait des cafés, des épiceries, le coiffeur, le charcutier, le bureau de tabac, le marchand de charbon, le cordonnier..." commente Paule Granger, ancienne boulangère de la rue de Vertais.⁽¹⁾ "À Paris, on eût qualifié cette voie de rue de Naples. Vertais, c'était une rue plus qu'animée. Je me souviens des épiciers qui recevaient le vin d'Algérie dans des gros tonneaux, des cochers qui empruntaient la rue, des marchands des quatre saisons. Quand on dit que Crébillon est animée aujourd'hui c'est certain, mais la rue de Vertais, c'était bien autre chose !" renchérit Pierre Teil, 86 ans. "Dans les rues Grande-Biesse, Petite-Biesse et Vertais, presque un magasin sur deux était un café dont l'entrée était encadrée d'amoncellements de vélos. En sortant du chantier, c'était vite fait de s'arrêter et puis on prenait un blanc, un autre blanc, on discutait, on fumait..." raconte Jacqueline Laurens,

habitante du quartier.⁽¹⁾ "Avant la guerre, le quartier des Ponts était malfamé. La ligne Grande-Biesse, Petite-Biesse et Vertais s'apparentait au Marchix. On ne s'y promenait pas le soir. Pendant la guerre, une partie des habitants avait fui. Du jour où ils ont décidé de supprimer Vertais, mais de conserver Grande et Petite-Biesse, et que les propriétaires ont commencé à réhabiliter les logements, le quartier a complètement changé." Au lendemain de la guerre, cédant sa place aux nouveaux aménagements de la place Mangin, la rue de Vertais s'est rétrécie comme peau de chagrin pour devenir un square. Cet axe ne desservait plus le pont de Pirmil, le boulevard des Martyrs de la Résistance allait le remplacer avantagusement.

Boulevard des Martyrs-de-la Résistance

Il fut le plus gros chantier de voirie au lendemain de la guerre. Il aura fallu attendre

1947 pour enfin traverser aisément et de manière rectiligne ce qu'on appelle aujourd'hui l'île de Nantes, du pont de la Madeleine au pont de Pirmil.

"Le projet initial date de la loi du 14 mars 1919 qui impose aux villes un plan d'extension et d'embellissement. Reconnues d'utilité publique le 2 juillet 1924, les premières opérations d'expropriation ont lieu en 1926. Les procédures d'échange ou d'acquisition des terrains par la Ville se déroulent jusqu'à la déclaration de guerre. En 1945, le projet est inscrit dans les grands travaux engagés sous le régime de l'ordonnance du 1^{er} mai 1945 fixés par le ministère de l'Intérieur." ➔

→ Ces travaux correspondent également à la lutte contre le chômage qui se développe à Nantes par suite du manque de matériaux nécessaires à la bonne conduite des différents chantiers.”⁽²⁾

L'inauguration du boulevard coïncide avec la reconstruction du pont de Pirmil. Le 27 septembre 1947, le maire s'enorgueillit de présenter aux représentants du ministère de la Construction ce nouveau boulevard qui remplace des voies étroites et mal percées et qui annonce la construction d'un vaste quartier de logement. “Ses caractéristiques ont de quoi impressionner les autorités : 800 mètres de long, 32 mètres de large, deux chaussées de 8,50 mètres séparées par un refuge de 1,50 mètre, deux trottoirs de 6,75 mètres, une piste cyclable et des passages piétons en asphalte “revêtus d'huile de schiste teintée de couleur vive”.



Le nouveau boulevard des Martyrs-de-la-Résistance remplace des voies étroites et mal percées, et annonce la construction d'un vaste quartier de logement

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la place est reconstruite, flanquée de deux immeubles concaves affichant davantage encore son statut de porte de ville.

Deux “immeubles triomphants”

Avec une grande singularité architecturale, la construction de deux immeubles, contemporains de la Cité Radieuse à Rezé (1950), scelle cette porte de ville. “Ces bâtiments-là intriguaient. Tout le monde disait que c'étaient des cages à lapin”, confie Jacqueline Laurens. Après avoir reconstruit les façades des immeubles de la place Royale à l'identique comme le préconisait l'architecte Roux-Spitz, grand chef d'orchestre de la Reconstruction à Nantes, Maurice Ferré, architecte chef-adjoint de ce dernier de 1947 à 1951, ose la modernité. Pour le compte de la Coopérative de reconstruction de Nantes, il conçoit en 1951 deux immeubles hauts de dix étages, chacun abritant cent logements et accueillant des commerces en rez-de-chaussée. Dominant la Loire, une porte monumentale à deux battants résidentiels se dresse au Sud de Nantes. En 1958, Charles Choisel, architecte des Monuments historiques, évoque les principes qui ont présidé à la reconstruction de Nantes : d'un côté, le respect de la haute tenue de l'ordonnance du XVIII^e fut observé pour la place

Royale, le quai Ceineray, le palais de la Bourse et le quai de la Fosse, et de l'autre, “des éléments plus libres non assujettis au respect d'ordonnancement ou à des parties de rues existantes, notamment l'entrée sud de Nantes, et aspectant le pont de Pirmil, les grands immeubles de la place Mangin ont vu le jour”.⁽³⁾

“Dotés d'une charpente métallique, les bâtiments ont été construits en béton comme un jeu de mécano. Je crois que ce sont les premiers grands immeubles de Nantes.

Personne ne souhaitait venir habiter là. Quand ma mère et moi sommes venues visiter un des logements, nous avons trouvé ça formidable. Nous étions emballées par la vue sur la Loire”, se réjouit Jacqueline Laurens qui a pris possession de son T3 en 1956. “Vous savez les petites maisons particulières avec un jardin, c'est bien mais les occupants sont isolés alors qu'ici c'est très animé. Il y a la Loire toujours en mouvement, la circulation, la verdure.”

Grands témoins d'une époque, “les immeubles, innovant par leur forme, arboraient des balcons jaunes, des portes fenêtres bleues, des portes d'entrée rouge” se souvient Pierre Teil. Résidant avec son épouse dans l'un d'eux depuis 1964, il demeure attaché à leur identité et à leur histoire, au jardin public dont il félicite les

jardiniers pour sa tenue et sa variété, aux commerces et aux services de proximité situés au rez-de-chaussée des deux immeubles.

Aux premières loges, Jacqueline, Paule, Yvette et Pierre ont vu la transformation de leur quartier : la disparition des deux bateaux-lavoirs, des petites maisons en bord de Loire, de la rue Prairie-d'Amont, du château du “petit Étienne”, des petits jardins dans les prairies inondées en hiver, uniques terrains de jeux à l'époque des enfants, le va-et-vient des dragues hollandaises qui pompaient le sable en Loire pour remblayer les prairies, la construction des petits immeubles après 1968 dressés entre la Loire et les fameux immeubles Mangin...

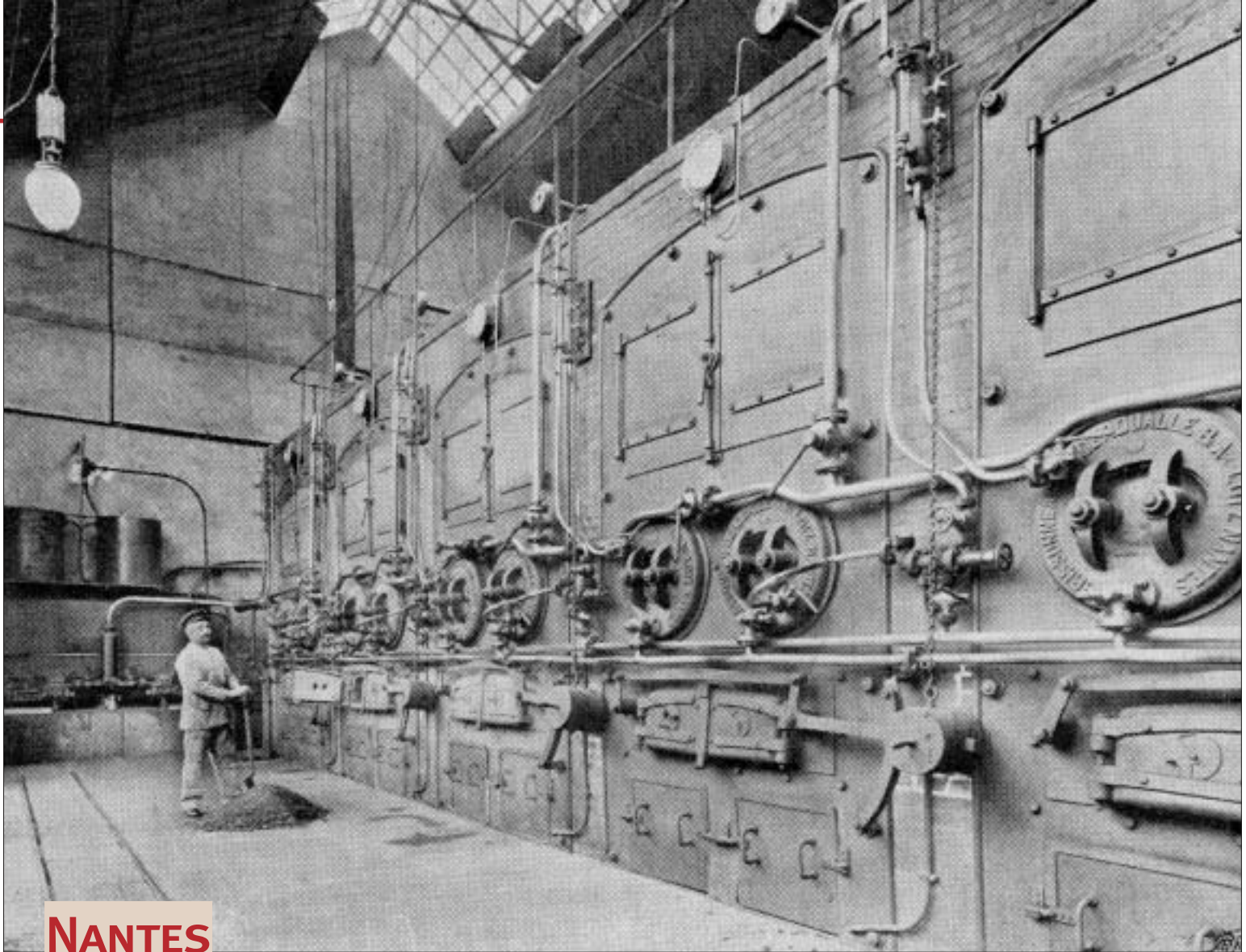
CATHERINE LE BRIGAND

(1) Témoignages de Jacqueline Laurens et Paule Granger recueillis en 2000 par le service des Archives municipales

(2) Extrait de La reconstruction de Nantes, Archives municipales de Nantes, 2003.

(3) Charles Choisel, architecte des Monuments historiques, Loire-Atlantique, coll. Richesses de France, 1958.

Sources : Archives municipales et Service régional de l'Inventaire général de la Drac.



NANTES

Les générateurs de vapeur de la première centrale électrique de Nantes, installée 3, rue Sully.

La Fée électricité à la conquête de Nantes

En 1891 la première centrale électrique de Nantes est inaugurée, quai Sully. En 1902, c'est au tour de l'usine Lamoricière. En 1913, on inaugure l'usine de Chantenay. Trois lieux, trois étapes de l'électrification de Nantes.

C'est à partir de 1880 que le monde occidental commence à s'intéresser à l'électricité comme source d'éclairage et comme force motrice. À Nantes, deux entreprises seront les premières à éclairer leurs ateliers à l'électricité : la savonnerie Serpette et l'imprimerie Moreau. Elles produisent elles-mêmes l'énergie nécessaire en branchant une dynamo à une de leurs machines à vapeur. À l'hôtel de ville, le sénateur-maire Ernest Guibourd de Luzinai est d'abord hésitant. Renseignements pris auprès de Paris, de Tours, de Bordeaux et même de Châteaulin, villes plus avancées sur ce terrain, le conseil municipal se lance à son tour dans l'aventure. Le 25 février 1891, les élus nantais décident

de rechercher un concessionnaire pour la fourniture et la distribution d'électricité. Les rues du centre-ville, de Graslin à Strasbourg devront être électrifiées dans les deux ans. Le réseau devra être enterré. La Société anonyme pour la transmission de la force par l'électricité est retenue. Elle va devoir tout faire en deux ans : construire une usine de production aussi proche du centre que possible, créer un réseau enterré sous les trottoirs de la ville, alors même que les câbles souterrains n'ont pas encore été inventés, démarcher puis gérer les premiers clients.

Sully, le temps des pionniers

M. Cordelier, le représentant de la société concessionnaire, se met au travail. Cela ne

plaît guère à la Société du gaz (7 000 abonnés) qui fait de la résistance. Et puis où la mettre, cette usine, avec ses chaufferies au charbon et sa cheminée ? M. Cordelier trouve un terrain au 3, rue Sully. Ce sera la première centrale électrique de Nantes, inaugurée en décembre 1891, encore visible aujourd'hui. Une machine à vapeur alimentée par du charbon arrivé d'Angleterre par voie maritime, une dynamo, et à la sortie, du courant électrique continu, qui sera stocké dans des accumulateurs avant d'être distribué aux premiers clients sous 110 volts. Et la Fée électricité fait une timide entrée à Nantes. Le premier abonné, M. Klain, tient un magasin de confection rue du Calvaire, le second, M. Lhosersinski, est négociant dans la même

L'usine Lamoricière.
D'abord centrale de production
puis sous-station principale de Nantes.



→ rue, le troisième, M. Philippeau, tient le café Continental, place Royale.

On fait de cette énergie, symbole de modernité, un usage parcimonieux : elle vaut 1,20 F le kWh, soit dix fois le prix du gaz ! Et les ouvriers qui posent les câbles gagnent 120 francs par mois. L'éclairage des rues suit de quelques mois celui des premiers magasins. De grosses lampes à arc font leur apparition dans le centre-ville. Bien sûr, leurs charbons s'usent vite ! Alors on les changera. L'histoire ne nous dit pas si l'on a embauché pour cette nouvelle tâche les allumeurs de réverbères mis au chômage ! Une date clé dans cette période pionnière : le 27 décembre 1891, le théâtre Graslin abandonne le gaz au profit de l'électricité. Question de prestige pour la municipalité, de marketing pour le concessionnaire : c'est dans ce rendez-vous du tout-Nantes qu'il est le plus sûr de séduire de nouveaux clients ! Sous la lumière électrique, observe le journal *le Populaire*, les diamants dont sont parées certaines spectatrices brillent de leurs plus beaux feux !

Vaille que vaille le réseau s'étend, la puissance appelée augmente. On implante de nouveaux générateurs à Sully et, à la fin de la décennie, la puissance produite atteint 1 000 CV. On compte alors 700 abonnés. On ne pourra pas aller au-delà.

Lamoricière, le réseau s'étoffe

La Société nantaise d'électricité, dans laquelle la toute jeune Compagnie générale d'électricité a fait une entrée en force, fait l'acquisition, le 21 juillet 1901, d'une propriété rue

Lamoricière. La deuxième centrale électrique de Nantes y sera inaugurée en septembre 1902. C'est un superbe ensemble de bâtiments de brique rouge, récemment réhabilité par la Ville, qui porte témoignage de la qualité de l'architecture industrielle de l'époque. La grande halle est équipée de deux générateurs de 1 750 CV au total. Les chaudières sont alimentées en charbon venu du port, l'eau de refroidissement des générateurs arrive de la Loire, par canalisation, et repart dans la Chézine toute proche.

La pénétration de l'électricité dans les foyers nantais se fait lentement. En 1901, selon les statistiques de la CGE, Rouen comptait déjà 5 500 abonnés quand Nantes n'en comptait encore que 700. En 1904, le courant est distribué à 1 674 abonnés. À la fin de la décennie, on en est à 2 300. Géographiquement, le réseau s'est beaucoup étendu : au nord vers le rond-point de Rennes, au sud jusqu'à Saint-Jacques, à l'ouest jusqu'à Sainte-Anne, à l'est, jusqu'à la gare. En courant continu, même avec les réseaux aériens qui ont fait leur apparition, on atteint les limites de l'éloignement par rapport à la source de production. Fort heureusement, en 1909, les premiers turbo-alternateurs, capables de produire le courant alternatif que nous utilisons aujourd'hui, ont fait leur apparition. L'électricité va pouvoir gagner la périphérie. L'année 1910 est importante. Tout d'abord, la SNE reprend les tramways Mékarski, orgueil de Nantes. Ils rouleront désormais à l'électricité. La société, dans laquelle le groupe Jeumont est entré, prévoit d'importants développements. Il faut construire

une nouvelle centrale plus vaste, plus moderne, plus puissante, permettant notamment de développer les usages industriels de l'électricité. Le maire de Nantes, Paul Bellamy, perçoit l'enjeu : le développement de Nantes l'industrielle passera par l'électricité.

Chantenay : vers les temps modernes

C'est en 1913, juste avant la guerre, que l'usine de Chantenay est inaugurée. Elle est cette fois en ciment armé paré de briques, sur quatre étages, avec une salle des machines de 50 mètres sur 37. Les promoteurs ont su voir grand : l'usine de Chantenay fonctionnera jusqu'en 1964 ! La grande halle est aujourd'hui visible dans le bas Chantenay, à côté de Leroux et Lotz. Elle abrite les activités des Fonderies de l'Atlantique.



Lignes de câbles souterrains, place Mellinet.



1891 : de grosses lampes à arc font leur apparition dans le centre-ville. Ici, rue du Calvaire.

Jun 36 : les électriciens dans la grève

M. Schauffler, le patron de la sous-station Lamoricière, se souvient un cadre cité par René Sauban, était un grand féodal : tout le monde devait lui parler à la troisième personne ! Mais dès 1924, la SNE accordait des congés payés à son personnel. Leur durée était proportionnelle à l'ancienneté dans l'entreprise. Cela n'empêchera pas le personnel de Lamoricière comme de Chantenay, de se mettre en grève le 17 juin 1936. Une grève sur le tas : on mange et on dort sur place.



Contrairement à Sully, l'usine Lamoricière ne va pas disparaître : ce sera la sous-station qui alimentera la ville de Nantes.

Au sortir de la Grande Guerre, la situation en ville est loin d'être satisfaisante. Il faut désormais convertir le courant alternatif en courant continu pour alimenter le réseau primitif du centre-ville. Le développement de l'électricité industrielle exige de la puissance : quand il n'y en a pas assez, on coupe d'abord les particuliers... qui se plaignent. Et dans les quartiers populaires, on s'éclaire encore au pétrole.

Mais la SNE a deux priorités plus importantes : développer sa clientèle industrielle et partir à la conquête du département. Ce d'autant plus qu'une compagnie concurrente a fait son apparition à Saint-Nazaire. Une nouvelle ère se profile : l'arrivée de l'électricité dans les zones rurales.

Chantenay : une usine "moderne" en construction. Elle fonctionnera jusqu'en 1964.

En 1945, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, on compte pas moins de trente sociétés d'électricité privées dans le grand Ouest.

Elles connaissent un succès mitigé. À la veille de la nationalisation de 1946, la carte de France de l'électrification fait apparaître une grande tache blanche : les départements du Finistère, des Côtes d'Armor, du Morbihan, d'Ille-et-Vilaine, de Vendée sont électrifiés à moins de 60 %. La Loire-Atlantique fait nettement mieux : entre 80 et 89 %. Avec la naissance d'EDF, s'impose une notion nou-

velle : celle du service public de l'électricité.

MICHAËL GHEERBRANT

Sources : Toutes ces informations proviennent du remarquable ouvrage de René Sauban, *Des ateliers de lumière*, Histoire de la distribution du gaz et de l'électricité en Loire-Atlantique, publié par l'Université de Nantes et l'Université inter-âge. René Sauban, ancien cadre d'EDF, est actuellement chercheur au Centre de recherche en histoire contemporaine de l'Université de Nantes.

